

ÉTIEMBLE

**PEAUX
DE
COULEUVRE**



roman

nrf

GALLIMARD

PEAUX
DE
COULEUVRE

DU MÊME AUTEUR

nrf

L'ENFANT DE CHOEUR

roman.

RIMBAUD

en collaboration avec Yassu Gaucière.

PEAUX DE COULEUVRE

Tome I : José — Danièle I — Borromée.

A paraître :

PEAUX DE COULEUVRE

Tome II : Danièle II — Fleur-de-Péché.

Chez d'autres éditeurs :

PROUST ET LA CRISE DE L'INTELLIGENCE

collection Valeurs, Alexandrie (épuisé).

SIX ESSAIS SUR TROIS TYRANNIES

Éditions Fontaine.

COEURS DOUBLES

spectacle en 10 tableaux.

(Édition illustrée par Eric de Nemés.)

Alexandrie, Éd. du Scarabée.

ÉTIEMBLE

**PEAUX
DE
COULEUVRE**



roman

nrf

GALLIMARD

L'ÉDITION ORIGINALE DE PEAUX DE COULEUVRE

a été tirée à trente-sept exemplaires, savoir : treize exemplaires sur vergé de Hollande, dont dix numérotés de 1 à 10, et trois, hors commerce, marqués de A à C ; — et vingt-quatre exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont vingt numérotés de 11 à 30, et quatre, hors commerce, marqués de D à G.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays y compris la Russie.*

Copyright by Librairie Gallimard, 1948.

pour JEAN RÉRARD

AVANT-PROPOS

Lorsque je décidai d'écrire l'Enfant de Chœur, il y a dix-sept ans, je savais que ce « roman » ne constituait que le premier fragment d'une longue histoire pour laquelle alors j'adoptai successivement deux titres assez naïfs, mais qui marquaient bien mon dessein : Le Chemin de Paros ; puis Saint Païen. Je savais aussi que je n'avais accompagné si bas mon protagoniste que dans l'intention arrêtée de raconter ensuite ce que j'avais parfois observé dans la vie : l'ascension d'un jeune homme.

Voici trois des degrés de cette ascension : les trois premiers tomes des Peaux de Couleuvre, qui en compteront cinq. Pourquoi en donner trois ? Pour la raison, peu subtile, mais forte, que nul éditeur ne peut actuellement accepter le risque de publier mes cinq volumes d'un seul coup : quel lecteur en effet accepterait de jouer mille francs sur un écrivain inconnu ? Je me suis donc d'autant plus volontiers rallié aux arguments de l'éditeur que j'ai construit mon livre comme un tout, sans doute, et qui ne s'achève qu'à la dernière ligne du tome cinq, mais aussi comme un tout divisible en cinq éléments autonomes.

J'espère avoir évité dans cet ouvrage un défaut qui gêna plusieurs lecteurs du précédent : la structure que j'avais adoptée pour l'Enfant de Chœur, celle d'une tragédie qui se joue en trois actes entre un homme, une femme et la « fatalité » comme dit l'héroïne, m'imposait de schématiser les caractères et, négligeant l'adventice, de concentrer mon éclairage sur le tragique avec soin isolé. Mon naturel aidant, il en résulta un livre que j'ai peut-être eu tort d'appeler un « roman ». J'ai donné tous mes soins à former cette fois des personnages de roman. Non pas que je m'abstienne, tant s'en faut, d'un parti pris. J'ai pris un certain parti, qui n'est point politique. Au savant, pour qu'il rejoigne le

réel, toujours il faut une hypothèse de travail ; point de roman qui ne s'appuie sur un système de valeurs.

Il m'a paru d'autre part que le roman se trouve aujourd'hui dans la situation qui fut au ^{xvi}^e siècle celle de notre théâtre : profusion et gâchis ; énergie, mais désordre. Qui eût alors prédit qu'en moins d'un demi-siècle deux ou trois hommes décidés imposeraient des règles si arbitraires mais si fécondes que bientôt elles seraient senties comme les seules raisonnables, on lui aurait bien ri au nez. Puisque le roman policier connaît en même temps sa vogue et sa formule, je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas cherché quelques recettes pour romans. Mettons que j'eusse mieux employé à nager, ou à squier, les années qu'ainsi j'occupai. C'est le pis que j'encours car je ne pense pas que la beauté, cette splendeur de l'ordre, perde tous ses caractères quand il s'agit de romanesque.

Si périlleuse que paraisse l'ascension de mon héros, et ralentie de chutes, de rechutes, si pauvre qu'elle soit encore ici d'amour et de beauté, je souhaite qu'on veuille bien faire crédit à mon propos. Comme à Tehotihuacan, du temps des sacrifices à Huizitlopochtli, le jeune homme, marche après marche, abandonnait la flûte sur laquelle il venait de moduler deux ou trois notes, pour atteindre, enfin exalté, la plate-forme où l'attendait le sacrificeur, ainsi, laissant à chaque degré une Peau de Couleuvre, André Steindel, de Peaux de Couleuvre en Vera-Cruz s'élèvera jusqu'à ce sommet de soi-même où son cœur, enfin mis à nu, palpitera au vent du ciel.

PREMIER LIVRE

JOSÉ

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Joséphine Houillon à Marcelle Herrbach.

Ce 22 mai 29.

« Ma chère petite bleue,

« Au reçu de ta bonne lettre, bonne et pourtant méchante, il ne me reste plus qu'à te raconter tout ; il me serait par trop pénible de te perdre. S'il faut renoncer à *tout le reste*, que du moins ton cœur soit apaisé. En tous les cas, et quoi qu'il m'arrive, dis-toi que ta rouge est fidèle et ne t'oubliera jamais : les exigences de la vie sont dures, bien souvent. En tous les cas, ne m'accuse pas à la légère que je l'aime. Sans doute rien ne plaide pour moi puisque depuis plus d'un an je le fréquente. Remarque bien ce que je te dis : je le fréquente. Un point c'est tout. Nul ne pourra prétendre que je l'aime. L'amour, dans ma vie, tu sais bien qu'il fut. N'étions-nous pas ensemble ce maudit soir du 11 novembre, lorsqu'il me caressa le dos ? n'as-tu pas entendu comment que je l'ai arrangé : « grossier personnage ! » Tu t'en rappelles. Tu as pourtant bien senti comment je t'ai serré le bras pour t'emmener bien loin de ce maudit accordéon. Tu t'en rappelles, dis ! Quelqu'un chantait avec un haut-parleur : « Et pourtant ce baiser m'a grisée... » Tu te souviens aussi que tu t'es détournée, nous arrivions à la hauteur du restaurant Duguesclin. Malgré que je ne voulais pas, tu m'as conseillé de le « faire marcher » un peu. Il nous suivait, accompagné de deux autres jeunes gens. Tu l'as reconnu à sa grosse canne de bambou, qu'il faisait tourner dans sa main droite et dans laquelle, lorsque nous

avons précipitamment quitté les musiciens, tu avais manqué te prendre le pied. Alors on a fait demi-tour. Quand on est arrivées à son niveau, comme tu me disais de le faire, j'ai détourné le visage en disant très fort, exprès : « Voilà encore cet ignoble individu. » Bon. Alors, quittant ses deux amis, il s'est approché de nous deux et ôtant son canotier tu sais aussi bien que moi ce qu'il nous a raconté, quelque chose comme : « Mesdemoiselles — il a dit mesdemoiselles j'en suis sûre et certaine — vous me voyez confus d'une fâcheuse méprise. Que celle à l'égard de qui je me suis indignement comporté veuille bien agréer mes excuses et que toutes deux acceptent mes hommages : c'est mon plus vif désir. » Un phraseur. Cette phrase, il me l'a plus tard avoué, c'était un boniment qu'il racontait à toutes celles auprès de qui ses avances ne rendaient pas. Il ne s'attaquait pas aux femmes seules. Un des principes de sa psychologie, comme il aime à dire, c'était : « Deux femmes qui se promènent bras-dessus-bras-dessous, on peut toujours y aller. » Tu vois, chère petite bleue, à quel point ses idées sur nous étaient simples ! Donc, voilà. Je t'ai pressé le bras pour que tu dises « c'est moi que vous avez insultée ». Or qu'est-ce que t'as dit ? « Je ne veux pas avoir affaire à vous. » Alors il se gargarisa d'excuses embarrassées. Je ne me rappelle plus exactement. Il y avait du « gentleman », du « je prépare l'École des Chartes », et aussi « déplorable erreur » ; et quelque chose comme « pardonnez une gajure (*sic*) stupide d'étudiant en liberté ». Est-ce que je sais, encore ? Tu te rappelles qu'il marchait un peu derrière nous, son canotier dans la main, nous suppliant de ne point garder de lui l'image d'un ignoble individu, s'offrant à toutes sortes d'épreuves pour qu'on voie ses bonnes intentions. Je ne sais plus quelle histoire de « cours d'amour¹ » il raconta. Il nous demanda aussi où nous étions étudiantes. Moi, je ne voulais pas répondre et entrer en conversation ; mais toi, qui semblais ce soir-là décidée à t'amuser à ses dépens, tu as répondu qu'on était à Port-Royal. Alors, je m'en souviens comme si c'était hier, il poussa un « oh ! » désespéré, et nous supplia l'une et l'autre d'accepter un rendez-vous pour le dimanche suivant : « je suis cagneux », dit-il, et quelque chose que je n'ai compris que plus tard, parce qu'il en parlait souvent, « à Hache quatre² ». Là-dessus, petite folle, tu lui éclatas de rire au nez, en disant : « C'est pour ça que vous avez besoin d'une si grosse

1. Elle veut dire : « cour d'amour ».

2. Le lycée Henri IV.

canne. » Pourquoi qu'après avoir donné *notre* parole que nous serions le dimanche à dix heures devant la Closerie des Lilas, tu nous as quittés traîtreusement quand, après avoir observé pendant vingt-cinq minutes qu'il restait de planton, au coin du boulevard, épiant de droite et de gauche, nous l'avons eu rejoint vers onze heures ? Qui sait, ma chère petite, s'il ne t'aurait pas aimée, toi, de préférence à moi, toi qui es plus jeune et plus jolie et plus astucieuse (*astucieux* est un mot de lui qui te conviendrait bien). Avoue que c'est un hasard. C'est toi vraiment, je le jure, qui m'as abandonnée ce matin-là ; et s'il t'en a coûté du chagrin par la suite, tu l'as presque bien voulu. Tu as voulu le faire marcher. Maintenant tu me reproches qu'il ait si bien marché. C'est que, vois-tu, c'est un naïf. On dirait d'un garçon qui n'a jamais quitté les jupes de sa mère. Dès notre premier rendez-vous je l'ai senti : il me prenait pour une sainte. Pense donc, je l'avais rembarré alors qu'il voulait me « peloter ». Ces collégiens qui ne savent rien de la vie s'imaginent que toutes les femmes sont légères et font la noce ; mais du moment qu'on leur tient la dragée haute, ils se radoucissent et deviennent respectueux. Je t'ai montré la lettre qu'il m'envoya le lendemain du premier rendez-vous et dans laquelle il m'écrivait : « Vous êtes une délicieuse petite femme. » Quand je l'ai vu, quelques jours après, je pris l'air pincé, pour rigoler un peu. « Me traiter ainsi, moi... vous ne savez donc pas ce que parler veut dire. » Il est devenu plus cra-moisi encore que d'habitude. Au lieu qu'il ait quelques taches sur les joues, tout son visage était écarlate. Du coup je le tenais. Il me félicita de ma *délicatesse*, s'excusa de sa grossièreté. Après tout, les autres valent-ils mieux que lui ? Ses lettres, à partir de ce moment-là, tu le sais aussi bien que moi, furent pendant des mois des éloges de ma « noblesse d'âme », de mon « exacerbée délicatesse ». Des « je ne suis pas digne de baiser la terre où vous posez le pied ». Il marchait à fond. Et nous, tu t'en rappelles, on lisait ensemble ses lettres, le soir, quand la chance voulait que nous n'étions pas de service ni l'une ni l'autre. C'était le bon temps ! Je voudrais encore en être là. Ah ! si l'on pouvait refaire sa vie, en sachant dès sa naissance tout ce qu'on sait maintenant. Ce qui me frappe dans cette histoire, c'est que vraiment je n'ai jamais remué le petit doigt. Une fois seulement il a failli ne plus marcher. Comme il voulait me voir souvent et que nous ne sortions pas le jeudi, il a fallu lui dire de venir au parloir. Je me rappelle encore de la tête qu'il faisait la première fois qu'il s'y trouva sur le banc, parmi nous en costume. Il fixait le bout de sa

canne ; à mes questions il ne répondait que « oui », « non » et sur un ton ! C'était quand même rigolo : il semblait emprunté comme une poule qui n'a qu'un poulet. Mais c'était humiliant pour nous. Comme je lui parlais, pour briser la glace, des tombeaux qui ornaient nos jardins, j'ai découvert le pot aux roses. Il nous avait prises pour des élèves d'une école janséniste, une espèce de couvent. Ce jour-là j'ai bien cru que c'était fini, car il était vexé dans sa vanité ; ç'aurait été rudement vexant, après qu'il avait mordu à l'hameçon et qu'il était presque « neyé » comme dit mon grand-père quand il a traîné dans l'eau, longuement, une grosse tanche qui résiste. Et puis, il ne fallait pas caner, puisque ce Monsieur méprisait notre métier. A voir ses chemises de soie, c'est sûrement un fils de famille : il se sera dit que ses parents lui feraient des tas d'histoires. Nous avons, il faut l'avouer, mauvaise réputation : je m'en aperçois à la façon dont les hommes, dans ce sale petit trou, se conduisent avec moi. Il faut se tenir. Alors j'ai sorti le grand jeu, j'ai parlé de « géniteur », d'« oviducte », de « parturiente », de « primipare » et d'« obstétrique », car il est un peu pédant, sous ses dehors de gandin. J'ai réussi à rafistoler notre affaire. Mais le ton de ses lettres avait changé. Je me rappelle que parfois il m'emmenait danser à Luna Park ; nous y prenions, aux « thermomètres de l'amour », dans le parc des attractions, la température de nos sentiments. Et bien, tu me croiras si tu voudras, ça ne montait plus. Quel drôle de type ! Plus de « baiser délicieusement vos doigts exquis ». Il venait quand même, le jeudi, mais il ne portait plus son canotier. Il mettait à la place un affreux bonnet de police avec une chouette en fer doré et des galons blancs comme un calot de lieutenant pendant la guerre (j'ai vu des photos de mon père, comme ça). Il m'expliqua que c'était l'uniforme des « câgneux » — du diable si je sais comment s'écrit ce mot-là — ceux qui se préparent à l'École Normale des Chartes, et qu'il voulait un brillant avenir. Il se permettait de me caresser les bras au parloir. Le respect était mort. Il voulait me traiter comme une femme avec laquelle on s'amuse.

« Qui donc alors nous a tirées d'embarras ? Tu avais deviné qu'il était ambitieux et voulait arriver ; alors un jour tu es venue avec moi au rendez-vous et tu amenais ton cousin Antoine que tu as présenté comme un journaliste attaché à la S. D. N. Tu portais ce jour-là ta robe verte à godets allongée par derrière. Je t'en prie, petite bleue, ne m'en veux pas. C'est toi qui m'as lancée dans cette histoire. Tu as voulu jouer avec le feu. Je ne suis tout

de même pas responsable si aux vacances de Pâques, cette année, sa mère en brossant son veston tomba par hasard sur une lettre qu'il avait oubliée de poster la veille, dans laquelle il me parlait mariage en précisant : « Vous attendrez, n'est-ce pas, car vous ne voudriez pas que par un mariage prématuré je brisasse ma carrière. Vous ne voudriez pas que je ne pusse vous offrir un intérieur douillet

des divans profonds comme des tombeaux

et ces lumières irisées si douces aux regards énamourés. » (Je copie ; il a quand même un joli brin de plume.) Ce n'est pas de ma faute si, tourmenté par ses parents à cause de l'offre qu'il me faisait, menacé à cause de moi de se voir couper les vivres et suivre par des détectives, il a pris au sérieux une proposition qu'il ne faisait au commencement, j'en suis sûre et certaine, que pour obtenir de moi tu sais quoi. Les hommes, ma petite, sont tous les mêmes. Des égoïstes, des beaux parleurs. Des promesses, en veux-tu en voilà. Seulement, pour faire la nique à sa famille, il décide pour de bon de m'épouser. Têtu comme un mulet, il ne se dédira pas. Mais je ne suis pas une poire. Depuis que j'ai quitté Paris et toi, il a cessé de m'aimer. Je n'aurais pas dû, depuis deux mois, te cacher ce qui se passait, puisque nous ne nous aimons pas. Dans le temps, comme il trouvait la poste trop lente à son idée et qu'il n'aimait pas téléphoner, il m'assommait de pneus. Maintenant il ne m'écrit plus qu'une ou deux lettres par semaine. Je ne me leurre pas. Le châtiment de ma bêtise, ce sera mon mariage. Tout de même j'en ai assez de ce métier, nuit et jour sur les routes ; l'autre fois une présentation par le siège qui m'a tenue toute la nuit debout. Non pas qu'il soit indifférent. Non. Il dit beaucoup de gros mots, et cinq lettres comme toi « crotte ! », mais au fond il reste candide. Un jour je lui racontais, pour voir, qu'avec du papier collant je collais, dans mes traités d'anatomie, les pages qui décrivent les organes du géniteur : il buvait du petit-lait. Un autre jour, je ne sais pourquoi il est curieux de pathologie, comme au bois on cherchait « un petit coin tranquille » comme dit la chanson, il me demanda si c'était vrai qu'il y a des hymens-si résistants que l'on en (*sic*) pouvait venir à bout par les moyens normaux. Je me suis arrangée pour qu'il croie qu'on ne peut jamais savoir si une femme est ou non vierge. Je lui ai raconté l'histoire de la petite fille de quatorze ans que féconde dans la baignoire un spermatozoïde échappé au grand frère et je

l'ai mis en garde contre le préjugé du sang. Je lui ai raconté le truc de l'alun et du sang de pigeon. Il en était baba. Tu vois le genre. Pour limiter les dégâts j'ai avoué que toutes nos copines font la bombe ; mais il nous prend, toi et moi, pour deux bonnes sœurs. Mais honnête. Imagine-toi qu'il m'a montré le résultat de deux Wassermanns : « Je ne consentirais jamais à vous épouser, m'a-t-il dit, si je ne possédais cela. » Et comme je lui disais que c'était chic de sa part, voilà qu'il se met à pleurer, grimaçant comme un nouveau-né. « Je sens, dit-il, que mon passé se détache de moi comme la croûte d'une plaie cicatrisée. » C'était ridicule et touchant de la part d'un homme. Et puis aussi, c'est un garçon d'avenir. Il est très bien avec son député ; j'ai vu des tas de lettres à en-tête de la Chambre et qui commençaient par des *mon cher ami* longs comme le bras. Des fois il dit en riant, mais à peine : « quand je serai ministre ». Ça ne m'étonnerait pas qu'il travaille pour y arriver. Car il « chiade le pou » comme il dit ; il travaille comme un nègre. Je ne sais pas où il met tout ce qu'il s'entre dans la tête. Le plus drôle est que tout ça c'est pour m'épouser, alors qu'il ne m'aime pas. Peut-être que j'ai eu tort de le présenter à plusieurs de mes parents qui ont à Paris des situations modestes ; pourtant il se prétend socialiste, il est même inscrit à une ligue républicaine et je ne sais quoi... Mais quand je lui ai parlé de ma voiture (s'il la voyait) et de la villa de ma grand'mère à Carolles, il a montré une satisfaction qui ne cadre guère avec ce soi-disant socialisme. En tous les cas il ne m'écrit plus que des trucs philosophiques avec des pages entières d'un Monsieur Gide, qu'il dit qu'il lit. Il m'explique qu'il « conciliera l'éthique gidiennne avec la conception kantienne du tu dois » ; ça me rase et je n'y comprends rien. Il m'envoie des livres, et m'interroge dessus. Finies, les « délicieuse petite amie ». Il voudrait que je sois sa collaboratrice. Pour lui, j'ai résumé un livre qui s'appelle *la Princesse de Clèves* ; j'aime mieux les *Petites Alliées*. Il veut que je me remette à l'anglais et au violon. Tu parles ! j'en ai fait six mois, au cours complémentaire. Et s'il se figure qu'on a le temps, quand il faut gagner sa vie. Ne sois pas injuste pour moi, ma petite bleue ; s'il faut plaindre quelqu'un je crains bien que c'est moi.

« Ta Fifine.

« P.-S. — Je t'envoie trois photos. Chaque fois qu'on sortait, il me prenait. Dis-moi celle qui te plaît le plus. Je te la ferai agrandir. Baisers. »

nrf